

Dévoré
le ciel

*

Paolo Giordano

Dévoré le ciel

Volume 1

*Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer*



Titre original : *Divorare il cielo*

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

© Éditeur original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin.

© original : Paolo Giordano, 2018.

© Éditions du Seuil, août 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0387-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Rosaria et Mimino,
à Angelo et Margherita.
À leurs comptines.*

Toute allusion à des événements ou à des personnes ayant réellement existé est le fruit d'un pur hasard. La réalité des lieux et l'époque à laquelle certains faits sont décrits ont été modifiées pour des exigences romanesques.

Première partie

Les grands égoïstes

Je les vis se baigner dans la piscine, de nuit. Ils étaient trois et ils étaient très jeunes, des enfants encore ou presque, comme moi à l'époque.

À Speziale, mon sommeil était sans cesse interrompu par de nouveaux bruits : le chuintement du système d'irrigation, les chats sauvages qui se battaient sur la pelouse, un oiseau qui émettait le même son à l'infini. Les premiers étés chez ma grand-mère, j'avais l'impression de ne jamais dormir. Du lit où j'étais allongée, je regardais les objets de la chambre s'éloigner et se rapprocher, comme si la maison tout entière respirait.

Cette nuit-là, j'entendis des bruits dans la cour, mais je ne me levai pas tout de suite : parfois l'agent de sécurité venait jusqu'à l'entrée et coinçait un billet dans la porte. Puis il y eut des murmures et des rires étouffés. Alors je me décidai.

J'évitai, sur le sol, le piège antimoustiques qui diffusait une lumière bleue, atteignis la fenêtre

et me penchai vers le bas, trop tard pour voir les garçons se déshabiller, mais à temps pour surprendre le dernier d'entre eux au moment où il se coulait dans l'eau noire.

L'éclairage du porche me permettait de distinguer leurs têtes, deux sombres et la troisième comme argentée. À ce détail près, ils étaient quasi identiques, vus d'en haut, agitant leurs bras en cercle pour se maintenir à la surface.

Il régnait une sorte de tranquillité dans l'air, après le passage de la tramontane. Un des garçons se mit à faire la planche au milieu de la piscine. Je sentis ma gorge brûler à la vue soudaine de sa nudité, bien que ce fût juste une ombre, mon imagination surtout. Puis il se cambra et plongea en effectuant une culbute. Il ressurgit dans un cri et son ami à la tête d'argent le frappa au visage pour le réduire au silence.

— Tu m'as fait mal, crétin ! protesta d'une voix encore forte le garçon de la culbute.

L'autre l'enfonça sous l'eau et le troisième aussi se jeta sur lui. J'avais peur qu'ils ne se battent, que l'un d'eux ne se noie, or ils se séparèrent dans des rires. Ils s'assirent au bord

de la piscine, du côté le moins profond, tournant vers moi leurs dos mouillés. Le garçon du milieu, le plus grand, écarta les bras et les passa autour du cou des autres. Il avait beau chuchoter, je parvenais à saisir quelques mots çà et là.

Un instant, j'envisageai de descendre et de plonger avec eux dans l'humidité de la nuit. La solitude de Speziale me rendait avide de contacts humains mais, à quatorze ans, je manquais de courage pour certaines choses. Je pensais qu'ils venaient de la propriété voisine, même si je ne les avais jamais vus que de loin. Ma grand-mère les surnommait *ceux de la ferme*.

Puis le grincement des ressorts d'un lit. Un toussotement. Les savates en caoutchouc de mon père qui claquaient sur le sol. Sans me laisser le temps de crier aux garçons de se sauver, il dévalait l'escalier, appelait le gardien. La lumière éclaira la *lâmia** et Cosimo sortit au moment même où mon père apparaissait dans la cour, en caleçon comme lui.

* Petite construction typique des Pouilles caractérisée par des murs en pierres sèches et une voûte en berceau. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Les garçons bondirent et saisirent leurs vêtements éparpillés sur le sol. Ils en abandonnèrent quelques-uns et s'élançèrent vers l'obscurité. Cosimo se précipita derrière eux, il criait je vais vous tuer petits salopards je vais vous casser la figure. Mon père eut une hésitation mais le suivit. Je le vis ramasser une pierre.

Un cri retentit dans le noir, puis la gifle des corps contre la clôture, une voix qui disait non, descends de là ! J'avais le cœur battant, comme si c'était moi qui fuyais, moi qui étais traquée.

Un laps de temps assez long s'écoula et ils revinrent enfin. Mon père se tenait le poignet droit, il avait une tache sur la main. Cosimo l'examina de près et le poussa dans la *lâmia*. Avant de disparaître à l'intérieur de la maison à son tour, il scruta un instant l'obscurité qui avait englouti les envahisseurs.

Le lendemain, au déjeuner, mon père avait la main bandée. Il raconta qu'il avait trébuché en arrangeant un nid de pie. À Speziale, il se transformait, sa peau brunissait en l'espace de quelques jours et le dialecte modifiait sa voix. J'avais l'impression d'avoir affaire à un

inconnu, parfois je me demandais qui il était vraiment : l'ingénieur de Turin toujours en costume cravate, ou cet homme mal rasé qui se promenait à moitié nu dans la maison. Une chose était certaine, en tout cas : ma mère avait choisi d'épouser uniquement l'un des deux, elle ne voulait rien savoir de l'autre. Cela faisait des années qu'elle ne mettait plus les pieds dans les Pouilles. Quand, début août, nous partions pour l'interminable voyage en voiture vers le Sud, elle ne sortait même pas de sa chambre pour nous dire au revoir.

Nous mangeâmes en silence jusqu'à ce que retentisse la voix de Cosimo qui nous appelait dans la cour.

Sur le seuil, devant le gardien qui les dominait tel un agent de police, se tenaient les trois garçons de la nuit. Au début, je ne reconnus que le plus grand, à son cou fin et à la forme de sa tête, un peu oblongue. Puis mon attention fut attirée par les deux autres. Le premier avait la peau très claire, les cheveux et les sourcils aussi blancs que du coton ; le deuxième était brun, bronzé, et avait les bras couverts d'égratignures.

— Ah, dit mon père, vous êtes venus chercher vos vêtements ? Le plus grand répondit d'un ton neutre :

— Nous sommes venus nous excuser d'avoir pénétré sur votre terrain hier soir et d'avoir utilisé votre piscine. Nos parents vous envoient ça.

Mon père saisit de sa main sans pansement le sac qu'il brandissait.

— Comment t'appelles-tu ?

Malgré lui, il s'était un peu radouci.

— Nicola.

— Et eux ?

— Lui, c'est Tommaso, dit le garçon en indiquant le plus pâle. Et lui, Bern.

J'avais l'impression qu'ils étaient mal à l'aise dans leurs tee-shirts, comme si on les avait forcés à les enfiler. J'échangeai un long regard avec Bern. Il avait les yeux très noirs, légèrement rapprochés.

Mon père remua le sac, et les bocaux qu'il contenait se mirent à tinter. Je crois qu'il lui était pénible de recevoir ces excuses.

— Il n'était pas nécessaire d'entrer en cachette, déclara-t-il. Si vous vouliez vous baigner, il suffisait de le demander.

Nicola et Tommaso baissèrent les yeux, tandis que Bern continuait de fixer les siens sur moi. La blancheur de la cour, derrière eux, était aveuglante.

— Si l'un de vous avait eu un malaise...

Mon père hésita, de plus en plus gêné.

— Cosimo, as-tu offert un peu de limonade à ces garçons ?

Le gardien eut une grimace qui semblait demander s'il avait perdu la raison.

— C'est bon, merci, dit poliment Nicola.

— Si vos parents vous y autorisent, vous pouvez venir vous baigner cet après-midi.

Mon père se tourna vers moi, comme pour obtenir mon accord. C'est alors que Bern prit la parole :

— Cette nuit, vous avez frappé Tommaso à l'épaule avec une pierre. Nous avons commis une infraction en entrant dans votre propriété, mais vous, vous en avez commis une plus grave en blessant un mineur. Si nous le voulions, nous pourrions porter plainte contre vous.

Nicola lui assena un coup de coude dans les côtes, mais il était évident qu'il n'avait aucune autorité : il était juste le plus grand.